



L'ATELIER DU POISSON SOLUBLE, 2011

Nelly Chabrol-Gagne

**Filles d'albums,
les représentations du féminin
dans l'album**

238 pages

ISBN 978-2-35871-025-1

38 €

FILLES D'ALBUMS

Auteure d'une thèse sur Valéry Larbaud, maîtresse de conférences en littérature française du xx^e siècle et responsable pédagogique du master Création Éditoriale Générale et de Jeunesse (CEG) à l'université de Clermont-Ferrand, Nelly Chabrol-Gagne fait paraître aujourd'hui un ouvrage attendu sur la question du genre dans les albums. À partir d'un corpus de 250 livres publiés au cours des années 1990-2009 – ouvrages souvent choisis à partir des Sélections annuelles de *La Revue des Livres pour enfants* –, l'auteure dresse le tableau de la question féminine et de ses représentations. Ce faisant, elle démontre que, sous des atours artistiques quelquefois sophistiqués, les albums peinent à moderniser les filles de papier.

Nelly Chabrol-Gagne organise son propos de manière chronologique. Ainsi, le premier chapitre concerne les « nouvelles-nées ». À la naissance, les filles et les garçons sont uniformément nommés « nouveaux-nés ». Dans les nombreux albums examinés, « le bébé ne devient pas vraiment une fille ou un garçon avant d'avoir grandi de quelques années ». Premier constat décevant qui montre que, même chez les éditeurs les plus éclairés, les initiatives pour aller à l'encontre du cliché du bébé asexué sont pour ainsi dire inexistantes.

Le chapitre suivant concerne « les fillettes », expression que l'auteure préfère à celle de « petites filles » trop en lien avec celles de la comtesse de Ségur. Et là, même constat. L'analyse de la maison d'édition Talents hauts (*Quand Lulu sera grande*, 2005), qui affirme vouloir s'attaquer aux questions sexistes, semble emblématique de la réalité éditoriale toujours trop éloignée des déclarations d'intention. À noter cependant une revalorisation inattendue de *Martine à la foire* (1958) qui montre la fillette pilotant un

scooter sur un manège, le garçon relégué à l'arrière du siège.

Les « jeunes filles aux talons hauts » font l'objet de la troisième partie. Dans ce chapitre, la fillette a grandi ; elle a perdu son diminutif. Or, les filles qui sont « engagées dans un processus de mûrissement » ne figurent qu'en très petit nombre dans les albums. Quelles héroïnes, interroge l'auteure, s'inscrivent dans la lignée d'Antigone, de Juliette, « deux figures de jeunes filles mourant pour ne pas avoir cédé aux lois archaïques qui leur étaient imposées », ou encore d'Agnès au destin moins tragique ? Force est de constater qu'il est difficile de trouver dans les albums des héroïnes rebelles ou de grandes amoureuses. Le risque de contester le pouvoir adulte est trop grand.

Avançons un peu plus dans les âges de la vie féminine et nous en arrivons aux « mères » qui, elles, en revanche, sont très nombreuses dans le corpus examiné. « C'est la mère », déclare l'auteure dans un article publié sur le site de Ricochet, « la véritable héroïne dans les albums ». Le quatrième chapitre débute par une présentation des ouvrages centrés sur Adam et Ève avec une mention spéciale pour *La Famille Adam* de Michel Tournier (2003). Puis, l'auteure montre que le portrait de la mère demeure trop souvent calqué sur des modèles du xix^e siècle – celui de mère Barberin, la maman adoptive de Rémi dans *Sans Famille* d'Hector Malot : une femme aimante, rassurante, toujours présente... En fait, comme dans l'album *Une vraie Maman* (2008), la maman des albums « a 18 paires de bras et de jambes ». Très peu de mères imparfaites émergent.

« Après Maman, vive Mamie ! ». Ainsi débute le chapitre cinq. Les grands-mères sont soit jeunes et embellies soit mamies gâteaux, cuisinières, jardinières et gardiennes de leurs petits-enfants. Le plus souvent, l'image de la vieille est inscrite dans des propositions graphiques désuètes (alors que dans beaucoup de cas, la grand-mère a eu vingt ans en mai 68). Et, pour évoquer

le travail des ans, il est quelquefois plus facile aux créateurs d'albums de mettre en scène un homme « physiquement défait » plutôt qu'une femme. Tout en soulignant la reprise des initiatives des « Babayagas » autogérées, solidaires et citoyennes (Sonja Bougaeva, *Deux Sœurs reçoivent de la visite*, 2007), Nelly Chabrol-Gagne déplore l'absence de grands-mères amoureuses, lesbiennes ou encore sexy, de femmes qui vivent pour elles-mêmes.

Un dernier chapitre est consacré aux « oubliées » et aux « rescapées », aux filles qui se trouvent dans le corpus comme par miracle, tant il est vrai que l'album narratif ne s'empare des trop peu nombreux personnages historiques féminins que de manière très marginale. L'auteure s'attarde sur *Jeanne* illustrée par Dedieu, *Frida* (2006) ou *Berthe Morisot* (2011). Mais trop souvent les enfances lisses qui sont racontées ne comblent pas les lecteurs-lectrices de leur « besoin d'histoires terribles ».

Publié dans la partie « Essai » du catalogue de l'Atelier du Poisson Soluble, aux côtés de *Lire l'album* de Sophie Van der Linden, l'ouvrage très documenté et admirablement bien illustré alterne visées théoriques (Michelle Perrot, Simone de Beauvoir...) et analyses des livres dans le rapport des textes et des images. Les références des albums cités apparaissent à la fois dans une bande grisée en bas de page et dans un index alphabétique. Ainsi présenté, l'ouvrage – qui cherche non seulement à alerter les médiateurs du livre, mais aussi et surtout les éditeurs et les artistes sur l'aspect très conforme de leur travail en matière de genre – s'apparente à un guide de littérature de jeunesse qui permet de dresser un précieux état des lieux de la question du genre dans une production exponentielle.

Mais, on l'aura compris, en montrant que l'égalité des sexes peine à s'inscrire dans la littérature offerte aux plus jeunes, le propos n'est pas optimiste. L'analyse rejoint sur bien des points les travaux de

Sylvie Cromer et d'Adela Turin qui, à la toute fin du xx^e siècle, ont attiré l'attention sur le sexisme des albums dans une étude citée d'ailleurs dans l'ouvrage¹. À si peu d'années de distance, pouvait-il en être autrement? Telle est la question que se pose le lecteur-la lectrice qui, au fil des pages, aurait aimé voir s'ébaucher, au côté d'Anne Frank (p. 179) une liste de filles d'albums plus fréquentables que d'autres (à la manière des critiques qui ont commencé à le faire avec les romans pour la jeunesse, d'Alice à Zazie en passant par Fifi et Sophie). À défaut de ces personnages estimables, les médiateurs du livre auront présente à l'esprit la liste des stéréotypes sur lesquels ils doivent rester vigilants : se méfier de toute fille d'album qui ressemble à une Belle au bois dormant, montrée dans une posture humble (« en bas, assise »), ou dans une attitude comportementale surdéterminée (dans des activités de l'intérieur alors que les garçons sont à l'extérieur), souvent dans un rôle secondaire, aspirant à être une mère idéale et une grand-mère dynamique.

Pour conclure, une remarque personnelle m'est venue à la lecture de l'analyse du poème de Ronsard « Mignonne » par Pierrette Fleutiaux²... et reprise par l'auteure (p. 66). Car, une fois l'offre d'albums minutieusement décrite, la question qui se pose concerne celle de leur lecture. N'est-il pas nécessaire alors d'apprendre aux jeunes lecteurs à déceler les représentations sexistes des genres en les engageant à s'interroger, par exemple, sur ce qui est dit des filles dans les albums et sur qui le dit? N'est-ce pas par ce type d'alerte que les médiateurs du livre amèneront les enfants à pratiquer une lecture sociologique et idéologique de l'écriture littéraire? Sur ce point, le numéro de la revue *Le Français aujourd'hui*³ intitulé « Genre, sexisme et féminisme » me paraît éclairant, en particulier l'article qui explore le sexisme dans *Harry Potter* à partir de nœuds interprétatifs. L'interprétation de « la froide logique » d'Hermione est l'un des

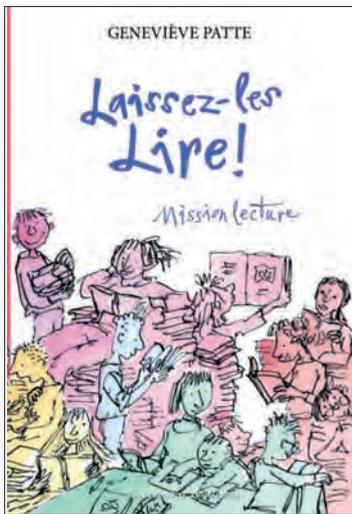
exemples présentés. Cette caractéristique de la fillette signifierait-elle que le roman reste prisonnier de « clichés sexistes » ou ne peut-on pas aussi considérer à l'inverse qu'elle cherche – même timidement – à les bouleverser?

Christa Delahaye

1. In Sylvie Cromer, Adela Turin : « Quels modèles pour les filles? Une recherche sur les albums illustrés », Association européenne du côté des filles, 1997. www.ducotedesfilles.org/fr/cote_filles.htm

2. In Pierrette Fleutiaux : *La Saison de mon contentement*, Actes Sud, 2008.

3. Isabelle Smadja et Pierre Bruno : « Évaluer le sexisme d'une œuvre : nécessité et difficulté » in « Genre, sexisme et féminisme », *Le Français aujourd'hui*, 4/2008 (n° 163), p. 29-36.



GALLIMARD JEUNESSE, 2012
HORS SÉRIE PRESCRIPTION

Geneviève Patte

Laissez-les lire! : mission lecture

347 pages

ISBN 978-2-070-572502

20 €

LAISSEZ-LES LIRE!

Bibliothécaire de renommée internationale, directrice de La Joie par les livres de 1965 à 2001, Geneviève Patte reçoit sa première formation à la Bibliothèque de l'Heure joyeuse. Elle travaille ensuite à la Bibliothèque internationale pour la Jeunesse de Munich et à la Public Library de New York. De retour en France, au milieu des années soixante, elle anime La Joie par les livres qui crée la Bibliothèque des enfants de Clamart. Elle fonde également *Le Bulletin d'analyse de livres pour enfants*, qui deviendra *La Revue des Livres pour enfants* ainsi qu'un centre de documentation, devenu le Centre national du livre pour enfants. Ce centre, sous le nom de Centre national de la littérature pour la jeunesse a rejoint le département « Littérature et art » de la Bibliothèque nationale de France en janvier 2008. Geneviève Patte se consacre désormais à la Bibliothèque des enfants de

Clamart, connue maintenant sous le nom de « La petite Bibliothèque ronde » dont la gestion a été confiée par la mairie de Clamart à une structure associative.

C'est donc en sa qualité de grand acteur et de grand témoin de l'histoire des bibliothèques et de la lecture publique des enfants que Geneviève Patte fait paraître une nouvelle édition de *Laissez-les lire!*, ouvrage qu'elle a publié en 1978 aux Éditions ouvrières dans la collection *Enfance heureuse*¹. Comme le souligne l'éditeur, Gallimard Jeunesse, cette réédition est revue et augmentée. Sa couverture attire le regard : l'illustration foisonnante de Quentin Blake remplace avantageusement le noir chaudron d'Helen Oxenbury. On y voit un joyeux désordre de piles de livres sur lesquels sont juchés de jeunes enfants lisant sous l'œil bienveillant d'adultes des deux sexes et d'une probable bibliothécaire reconnaissable à ses lunettes et à un possible chignon que le dessin de face ne permet toutefois pas d'apercevoir.

Le titre *Laissez-les lire!* n'a pas été modifié. C'est encore, à plus d'un quart de siècle de distance, la même injonction et le même point d'exclamation volontaire. En revanche, le sous-titre « Les enfants et les bibliothèques » de la première édition est remplacé par « Mission lecture ». Est-ce à dire que le propos a changé de perspective? C'est ce que la comparaison des tables des matières semble confirmer. Le mot « bibliothèque » cède souvent la place au terme « lecture » : ainsi, par exemple, le chapitre « la bibliothèque dans la vie de l'enfant » de la première publication devient « la lecture dans la vie de l'enfant » dans la nouvelle version. Un peu comme si cette réédition constituait le deuxième tome d'une réflexion certes toujours centrée sur la bibliothèque et sur les apports des bibliothèques expérimentales d'ici et d'ailleurs, mais aussi et surtout sur la mission – le terme est fort – des adultes (bibliothécaires, parents, animateurs, enseignants) d'amener les enfants, tous les enfants, à la lecture par la rencontre et la médiation.

La première partie de l'ouvrage, intitulée « La lecture dans la vie de l'enfant », rappelle les enjeux de l'implantation de la bibliothèque de Clamart dans un quartier sensible. Cinquante ans plus tard, les conditions de vie de ce quartier se sont dégradées. L'appauvrissement et l'accroissement du chômage sont manifestes. À la maison, la télévision abreuve les enfants d'images et d'informations de toutes natures dont les chercheurs ont souvent montré l'effet néfaste. Certes, les Bibliothèques Centres Documentaires (BCD) ont fait leur apparition dans les écoles, mais dans des conditions pas toujours optimales pour l'enfant et la lecture. Certes les familles pratiquent de plus en plus souvent le rituel de la lecture avant de dormir. Mais tout cela reste insuffisant au regard des besoins. De plus, l'intrusion du numérique bouleverse à nouveau les repères. C'est dans ce contexte difficile que « la dimension communautaire et conviviale des bibliothèques de proximité revêt une importance capitale » (p. 19). Geneviève Patte décrit la bibliothèque comme une nécessité en interrogeant son rôle et ses moyens pour mener à bien sa « mission lecture ».

La deuxième partie, « Repères dans la forêt des livres », reprend les distinctions génériques de la classification du fonds. Cette partie a été profondément remaniée pour y introduire des références plus récentes. On note la présence d'auteurs comme François Place, Michael Morpurgo ou Anthony Browne ; mais aussi des succès de librairie comme *Harry Potter* ou encore *Narnia*. C'est la question du choix qui est centrale dans cette partie. Quelle place aux « livres rares »? Aux « livres enchanteurs »? Autant d'analyses qui complètent les seuls « classiques » de la première édition (p. 65). De manière prévisible, l'album avec son extraordinaire diversité occupe maintenant un chapitre entier. Celui sur les documentaires, placé sous le signe de la flânerie en référence à Umberto Eco (p. 109), réaffirme l'intérêt des accès directs aux rayons. Car, en cherchant un livre spécifique, l'enfant peut s'intéresser à celui d'à

côté. Finalement, souligne Geneviève Patte, cette démarche est assez proche de celle pratiquée sur Internet.

La troisième partie décrit la bibliothèque comme « une maison vivante et chaleureuse » qui regroupe petits et grands enfants, bons et moins bons lecteurs, parents et autres adultes (auteurs, conteurs, poètes, scientifiques, mimes, acteurs, artistes, personnels des musées...). Beaucoup des lecteurs aiment participer activement à la vie du lieu en tenant les registres, en lisant des histoires aux plus jeunes ou en conduisant une animation. Les dernières innovations en matière de classement des fictions y sont retracées. Tout doit être fait pour faciliter l'orientation du lecteur, même si cela vient à l'encontre du management moderne, fortement dénoncé (p. 173). Geneviève Patte réaffirme la longue tradition du tête-à-tête entre l'enfant et le bibliothécaire. Raconter, rencontrer, animer, travailler en partenariat sont les maîtres-mots de cette partie.

Les cinq parties suivantes sont davantage centrées sur la dynamique de la bibliothèque qui doit profiter des échanges avec les enseignants, les familles, les enfants d'ici et d'ailleurs, mais aussi les autres bibliothécaires. La bibliothèque doit toujours être « en recherche active » pour reprendre le titre d'un chapitre ; elle doit se tenir à l'affût des « heureuses expériences de lectures » dont certaines peuvent se trouver dans l'espace scolaire (p. 255). Structures nomades, bibliothèques de rue et hors les murs..., la « reconnaissance de solutions conviviales » (p. 277) mises en pratique par des associations et dans des bibliothèques innovantes disséminées sur le territoire et hors de nos frontières, enrichit la réflexion sur les modalités de fonctionnement. Geneviève Patte réaffirme aussi l'intérêt pour les bibliothécaires d'être en lien avec des chercheurs de toutes disciplines pour sans cesse approfondir la connaissance des publics. En relation avec les éditeurs, les bibliothécaires peuvent renseigner par exemple sur les

goûts des lecteurs pour des œuvres qui pourraient ne plus être éditées. Bref, c'est la connaissance au plus près du terrain de ce qui se passe dans la bibliothèque qui permet en retour d'ajuster l'offre de livres, d'animations et de lectures.

Le mot « chercheur » revient souvent dans cette nouvelle édition : l'enfant lecteur est un chercheur. Et l'auteur de s'expliquer sur le sens du mot. Il ne faut pas l'entendre de manière étroite en pensant au jeune élève réduit à la recherche de renseignements demandés par un professeur ! Il s'agit du chercheur au sens scientifique du terme, chercheur curieux, passionné, « imbattable sur ses sujets de prédilection » (p. 133) et porteur d'interrogations pressantes et incessantes. Au fil des chapitres, son portrait se dessine. Le lecteur-chercheur tient un carnet de lectures ; il s'engage dans des débats avec ses camarades et/ou les adultes médiateurs sur des textes qui offrent, par exemple, une idéologie contestée, ou sur des ouvrages qui remportent un succès unanime ; il cherche à lire des ouvrages en liaison avec son thème favori. On retrouve là, à la bibliothèque, des pratiques recommandées par l'école lors de la réintroduction de la littérature dans les programmes officiels de 2002². Carnet de lecteur, débat interprétatif, lecture en réseaux, autant de pratiques qui témoignent, me semble-t-il, des « influences réciproques » entre ces deux institutions, telles que Max Butlen a pu les mettre en évidence dans un article publié en 2004³.

Dans cette nouvelle édition, l'expression « à l'ère numérique » fait aussi une entrée en force. Elle traverse tout le livre et occupe l'espace de l'avant-dernier chapitre. Car, à côté de la forêt des livres génériquement balisée, le numérique ressemble à une « forêt vierge » (p. 314) qui se laisse difficilement domestiquer. Au-delà du constat de la baisse de la fréquentation des livres au profit de la toile (p. 228), « l'omniprésence d'Internet, qui s'adresse à tous, sans distinction d'âge » (p. 271), suscite

beaucoup de questions sur le changement profond des modes de lecture. D'une certaine manière, Internet valide les pratiques expérimentales sur l'organisation de l'espace de certaines bibliothèques qui remettent en question « la séparation stricte des services pour adultes et enfants » (p. 271). Au moment où le livre pour la jeunesse intéresse un public de plus en plus large (p. 151), le cloisonnement en fonction de l'âge des lecteurs a-t-il encore du sens ?

Dans ces conditions, l'évolution du métier de bibliothécaire est à la fois une évidence et une nécessité. Si l'arrivée du numérique ne réduit pas les tâches des bibliothécaires, bien au contraire (p. 187), il permet de mettre en réseau de petites structures de lecture publique et de mutualiser des essais fructueux en particulier sur la manière de socialiser les usages technologiques (p. 311). Il conduit aussi les bibliothèques à modifier leur site, en proposant des moteurs de recherche appropriés, des blogs sur les livres pour enfants ou encore des jeux vidéo, comme le fait La petite Bibliothèque ronde⁴.

La bibliothèque conviviale que Geneviève Patte appelle de ses vœux sera celle qui saura éviter un certain nombre de maladies énumérées dans le dernier chapitre : la paralysie, la croissance bloquée, la faiblesse d'esprit, la cécité, une identité et une colonne vertébrale fragiles, un état obsessionnel bloqué sur ses statistiques. C'est un plaidoyer réussi que Geneviève Patte nous donne à lire pour « penser et repenser continuellement la bibliothèque, dans ce qui la fonde humainement, culturellement, socialement » (p. 341).

Christa Delahaye

1. Deuxième édition parue en 1987 aux Éditions de l'Atelier sous le même titre.
2. BO hors série n°1 du 14 février 2002. Consultable en ligne : www.education.gouv.fr/bo/2002/hst/default.htm
3. Voir à ce sujet, Max Butlen : « Lire en bibliothèque, lire à l'école », *BBF*, 2004, n°1. Consultable en ligne à l'adresse : <http://bbf.enssib.fr/>
4. www.lapetitebibliothequeronde.com



PRESSES UNIVERSITAIRES DE CAEN
LITTÉRATURE ROMANE ; QAESTIONES,
2010

Mariella Collin

**Les Enfants de Mussolini :
littérature, livres, lectures
d'enfance et de jeunesse
sous le fascisme :
de la Grande Guerre
à la chute du régime**

389 pages

ISBN 978-2-84133-364-6

28 €

LES ENFANTS DE MUSSOLINI

Voilà longtemps que Mariella Colin a entamé un travail de fond original sur les livres et les lectures pour la jeunesse en Italie : après « l'âge d'or » de la littérature pour la jeunesse italienne auquel elle a consacré un premier ouvrage¹, elle s'attache aujourd'hui à « l'âge noir », celui qui va de la fin de la Grande Guerre à la chute du régime fasciste. À travers une étude minutieuse des productions écrites pour les jeunes Italiens – qu'il s'agisse de manuels scolaires ou de lectures de loisir et de presse –, cette analyse d'une période sombre pour la liberté d'expression se révèle une fois de plus captivante par le souci qui la sous-tend de mettre toujours en perspective la culture, la société et les événements historiques dans lesquels ces productions s'inscrivent au jour le jour.

Ce parcours se déploie sur quatre grandes périodes qui sont autant d'étapes de la progressive mainmise de l'idéologie nationaliste, puis du régime fasciste sur la formation de la jeunesse italienne. Mariella Colin a choisi de commencer son étude à la guerre de 14-18, période qui voit se radicaliser un sentiment national italien, en même temps que le désir d'impliquer les enfants dans le grand mouvement patriotique naissant. Avant l'entrée en guerre de l'Italie en 1915, les productions destinées à la jeunesse, notamment dans la presse, sont souvent humoristiques, n'hésitant pas à la caricature des belligérants, comme c'est le cas dans *Il Corriere dei Piccoli*. Le ton va changer avec le départ pour le front des soldats italiens : la guerre s'insinue dans les abécédaires pour les tout-petits tandis que les récits pour les plus grands n'hésitent pas à jouer sur l'angoisse et l'émotion à travers des personnages d'enfants-héros auxquels les jeunes lecteurs peuvent s'identifier. La fin du conflit sera le moment d'une série de témoignages de soldats martyrs de la nation et de fictions puisant dans la réalité, qui

permettent la constitution d'une mythologie fondatrice du fascisme.

Cette rhétorique nationaliste n'exclut pourtant pas l'éclosion d'une littérature de qualité qui puise dans les modèles symbolistes ou étrangers, comme en témoigne *L'Échiquier devant le miroir* de Massimo Bontempelli², inspiré d'*Alice au pays des merveilles*.

Avec la marche sur Rome en 1922, le fascisme est installé au pouvoir, et il a une vive conscience de la nécessité de former la jeunesse du pays. Pourtant la réforme de l'Instruction publique, élaborée par le philosophe idéaliste Giovanni Gentile et mise en place par Giuseppe Lombardo Radice à partir de 1923 pour l'école primaire, est un indéniable moment d'innovation éducative et pédagogique. La liberté d'expression, l'appel à l'imagination sont stimulés dans l'enseignement comme dans les œuvres littéraires à proposer à la jeunesse, la lecture est encouragée par la création de bibliothèques de classe et la littérature de jeunesse est matière d'enseignement. Mais la violence fasciste va prendre le dessus comme en témoignent les aventures d'un *Pinocchio fascista* armé du gourdin et d'huile de ricin chers aux *squadristes*, tandis que la glorification de l'héroïsme guerrier se poursuit dans des œuvres telles que *le Piccolo Alpino*, ouvrage dont le succès ne se démentira pas puisqu'il sera réédité de 1926 jusqu'en... 1989.

À partir des années 1930, et en particulier des Accords du Latran qui légitiment Mussolini auprès de la population catholique, le régime va asseoir son emprise sur la jeunesse à travers divers dispositifs. L'un des plus marquants est la création de l'Opera nazionale Balilla³, organisation dont l'importance ne cessera de croître et qui est chargée de la « fabrique des Italiens nouveaux », la rhétorique mussolinienne présentant le fascisme comme un nouveau Risorgimento. L'enseignement, lui aussi, doit participer à ce qui doit être une « régénérescence » du peuple : la scolarisation et la lutte contre

l'analphabétisme seront l'une des batailles réussies du régime. Cependant, si les bibliothèques scolaires et la lecture sont encore encouragées, elles sont de plus en plus contrôlées dans cette période où, mettant fin aux innovations de la pédagogie « idéaliste », le ministère de l'Éducation nationale institue un livre unique d'État, manuel scolaire élaboré par une commission pédagogique d'écrivains parfois reconnus et célèbres, comme Grazia Deledda, lauréate du prix Nobel en 1926. À travers les enseignements et lectures soigneusement contrôlés, on y distille dès les syllabaires les bases de la culture fasciste qui deviendra bientôt matière obligatoire des programmes scolaires.

Dans ce contexte, la liberté de création littéraire est fortement réduite, et la plupart des œuvres mises en exergue relèvent essentiellement de la propagande. La narration stéréotypée n'a souvent d'autre but que de vanter les réalisations du régime, comme c'est le cas dans *Il Balilla Vittorio*, un roman qui aura néanmoins un succès durable : le point culminant des aventures du jeune héros sera celui où, après avoir admiré dans les campagnes la « bataille du blé », il apercevra, dans la capitale vitrine de la grandeur du régime, Mussolini en personne. Par ailleurs, il faut noter que les biographies du Duce deviennent un genre à part entière, proche de l'hagiographie destinée à l'édification de la jeunesse. Durant toute cette période cependant, l'on verra des collections nationalistes, voire ouvertement fascistes, côtoyer des collections de classiques italiens et étrangers, car, paradoxalement, le régime laissera entrer jusqu'en 1938 la littérature traduite pour la jeunesse malgré une politique générale de fermeture à l'étranger.

De l'intervention militaire italienne en Éthiopie en 1935 jusqu'à l'entrée en guerre en 1940, puis la chute du régime en 1943, toutes les actions destinées à l'éducation de la jeunesse se transforment en endoctrinement.

Si les valeurs guerrières sont exaltées dès le départ, c'est véritablement une formation paramilitaire et colonialiste qui est maintenant imposée aux jeunes. L'ONB va être remplacée par la « Gioventù italiana del Littorio », une organisation de masse colossale qui a pour devise « Croire, obéir, combattre ». La rhétorique fasciste s'enfle dans une mythologie impériale et impérialiste valorisant le modèle de la Rome antique. La nation doit créer des citoyens soldats aptes à la conquête et à la domination : les manuels scolaires inculquent la géographie coloniale, tandis que les livres de lecture, les albums et les romans relèvent d'un exotisme colonialiste sans fard. La supériorité de la race est inculquée aux enfants et les lois raciales de 1938 seront un pas de plus dans l'installation du racisme officiel, avec l'élimination des œuvres des auteurs et éditeurs juifs. Si l'entrée en guerre de l'Italie en 1940 soulève un enthousiasme limité dans la population, il semble cependant que l'entreprise d'endoctrinement de la jeunesse aura eu des résultats car nombreux sont les jeunes engagés volontaires qui partent pour l'Albanie, la Russie ou l'Afrique. La chute du régime en 1943 sera l'occasion d'un retour aux modèles antérieurs et d'une rapide « défascisation » des manuels scolaires.

Au-delà de son objet précis, la lecture et les livres pour la jeunesse italienne entre 1915 et 1945 – c'est-à-dire dans une période qui voit la montée, l'installation et le règne absolu d'une dictature soucieuse de contrôler les corps, les esprits et les imaginaires –, cette étude met en évidence le rôle majeur accordé à l'éducation de la jeunesse dans toute société.

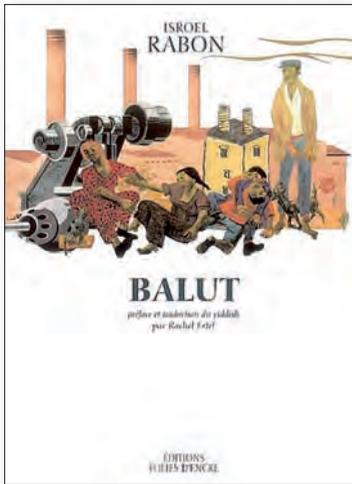
Les deux cahiers iconographiques qui accompagnent le travail viennent ajouter un contrepoint artistique précieux à ce dialogue entre sociologie et Histoire qui reste encore à réaliser pour le domaine français.

Lise Chapuis

1. Mariella Colin, *L'Âge d'or de la littérature d'enfance et de jeunesse italienne. Des origines au fascisme*, Presses universitaires de Caen, 2005.

2. Massimo Bontempelli, *L'Échiquier devant le miroir (La Scacchiera davanti allo specchio)*, traduction de Jean-Baptiste Para, L'Arpenteur/Gallimard, 1990.

3. Balilla : du nom d'un enfant, figure symbolique du Risorgimento, qui aurait incité la population de Gênes à se révolter contre les Autrichiens.



ÉDITIONS FOLIES D'ENCRE, 2006

Isroel Rabon,
traduit du yiddish par Rachel Ertel

Balut

ISBN 978-2-907337-24-3

183 pages

15,50 €

BALUT

*J'ai grandi comme un sauvage,
comme un voyou,
je portais dans mon cœur
un plein sac de cris
pour les lancer à Dieu,
en assourdir le ciel,
et semais dans les airs tout ce que j'avais!*
Isroel Rabon

Par quel miracle la Pologne tout juste indépendante fut-elle entre les deux guerres le lieu d'une formidable éclosion de la littérature yiddish? La Grande Guerre a pourtant démantelé, sapé les structures traditionnelles de la société juive, le contexte économique et politique est on ne peut plus défavorable, mais, dans une sorte de frénésie, à Varsovie, à Lodz, à Vilna, à Minsk naissent revues d'avant-garde, pièces de théâtre et livres illustrés d'images innovantes, cénacles, mouvements et programmes, comme les derniers tirs de fusée d'un feu d'artifice. Certes, la vie colorée et chaleureuse du shtetl n'est plus à l'ordre du jour. « Notre mesure n'est point la beauté mais l'horreur. Nos nerfs ont été creusés comme des tranchées », « Nous avons perdu le baromètre de la sérénité de l'âme. Frissonnez et apprenez : tout est autre, autre, autre » clame-t-on dans les manifestes¹. Isroel Rabon, né avec le siècle, contribue à cette ébullition. Menant une vie de bohème, connu pour sa plume incisive, il crée la revue moderniste *Lettre* en 1936, traduit Rilke, Baudelaire et Villon, peint, écrit des poèmes, publie des romans et nouvelles en feuilletons, avant d'être arrêté par les nazis à Vilna où il s'était réfugié ; il meurt en 1942 dans le camp de Ponary.

S'il portait la cravate, ce ne pouvait être que nouée autour de son cou par une lune d'argent², car Rabon est un homme du peuple et un autodidacte. Orphelin de père, il voit sa mère mendier, son frère fuir en Allemagne pour échapper à la police et sa sœur « mal finir ». Enrôlé dans l'armée

polonaise, il sera envoyé au front contre les Bolcheviks. Pourtant, dès quatorze ans, il publie ses premiers vers. C'est à Balut qu'il passe son enfance, ce faubourg de Lodz dont il choisira le nom comme titre du roman dont nous pouvons lire aujourd'hui les six chapitres parus en 1934 (une deuxième partie aurait dû voir le jour). À Lodz, ville-champignon surnommée le « Manchester polonais », se côtoyaient sans se mêler une poignée de financiers et de gros industriels et un immense prolétariat – la masse des ouvriers des nouvelles fabriques textiles –, tandis qu'à Balut continuaient de travailler à domicile, sur leurs métiers, les artisans, juifs pour la grande majorité. C'est donc le roman d'un faubourg (il est ainsi sous-titré) dont on ne peut sortir – on y est pris au piège, exclu à jamais du centre –, et plus encore celui d'une rue, la rue Faiferuvké, faite de « deux rangées de petites maisons bancales en bois s'appuyant les unes contre les autres », d'une chaussée de sable noir tassé, ornée de deux arbres « tels de noirs épouvantails calcinés ».

Tout commence dans le caniveau de cette rue, en réalité un fossé « assez large pour qu'on puisse s'y étendre aussi confortablement que sur un canapé ». C'est là que tente de faire la sieste Yossef, un petit garçon de huit ans, parmi les tessons, les journaux déchirés, la paille sèche et le crottin. Son père vient de mourir et, s'il aide habituellement sa mère en enroulant les bobines de fil pour la soulager de ses quatorze heures passées quotidiennement sur le métier, aujourd'hui, il s'est offert une pause parce qu'une fête est prévue et qu'il ne veut la manquer à aucun prix. La suite est à peine imaginable : une clairière grouillant d'hommes et de femmes aux visages rubiconds, une danse sauvage, l'ivresse incontrôlable d'un chef de bande, un étang dans lequel la foule se rue pour se rafraîchir et s'ébattre de telle manière qu'il n'y a plus d'équivoque possible, pour finir un combat entre hommes et chiens d'une violence et d'une cruauté à peine soutenables,

paroxysme d'un chapitre intitulé simplement : « Le bal ». Le ton est donné, ou plutôt l'éclairage : ce n'est pas une littérature réaliste ou naturaliste, mais expressionniste, qui met en scène le grotesque et le macabre, la démesure. Les humains se transforment en marionnettes agitées, en pantins inertes, les visages grimacent, les ombres s'agrandissent, les architectures se tordent, les couleurs sont celles de la gangrène. On pense aux tableaux d'Otto Dix, de Georg Grosz, de Ludwig Meidner, aux paysages urbains désolés de couleur bistre de Felix Nussbaum. Mais c'est sûrement dans *La Rue*, terrible chef-d'œuvre daté de 1928, qui relate l'errance hallucinée d'un soldat démobilisé en quête d'un gîte, de façon presque onirique, que la manière expressionniste a été poussée à son comble et, plus d'une fois, le lecteur sent ses cheveux se dresser sur sa tête³.

Yossef pose sur tout cela un regard fixe, halluciné, ébloui, pour finir par tourner le dos et courir, mais jusqu'où ? Si Yossef reste le personnage principal, il s'éclipse parfois comme s'il en avait assez vu et se voit relayé par sa petite sœur Mirélé (pour la vision terrifiante du cadavre maternel dont la chevelure est fouillée par deux souris qui s'en vont ensuite laper l'écume restée aux commissures des lèvres), le voyou Yankel ou Reb Elie, le propriétaire avare et néanmoins dévoré de scrupules, ce qui permet à l'auteur de multiplier les points de vue. Le lecteur assiste, subjugué, à un défilé de personnages brossés longuement ou simples apparitions, tous trop étranges pour être qualifiés de pittoresques : Schloïmé, le paralytique aveugle sur sa carriole tirée par un chien famélique, Hané, la liseuse aux yeux rouges, Tzivié la rousse dont le corps gras et lourd oscille entre ses prostituées au visage ravagé, l'athlète Boutchik et ses sept fiancées, le casse-cou Yankel, le roi des vendeurs à la sauvette qui se rit des policiers sous leur nez... L'impression est celle que décrit

l'écrivain dans un de ses vers : « Où que je me tourne, j'entends des portes s'ouvrir, / Et derrière chaque porte, un visage blême rit. »

Quelques moments de répit, ici et là disséminés dans le roman, réussissent à percer les ténèbres comme de fragiles lumignons. Ainsi l'installation d'un réverbère dans la rue est comme une petite fête : tout le monde est dehors pour manifester sa joie, on sort les chaises pour venir s'installer dans sa lumière, pour économiser la lampe à pétrole et reprendre les chaussettes.

Les commerçantes sourient à Mirélé venue faire son marché comme une grande personne, avec plus de sérieux et d'application encore, et lui donnent de bon cœur une botte d'oignons ou quelques pommes à compote. Ou bien c'est le brave Noté qui accepte de montrer à Yossef, gratuitement, les images de son cinématographe, et que de merveilleuses apparaissent alors quand il fait tourner la roue : Napoléon, le Sultan turc, des Chinois, des poissons à quatre yeux, des baleines, « tout un nouveau monde inconnu et beau ».

Le plus beau passage est peut-être celui de l'errance des deux enfants dans la ville au crépuscule, comme ils ne veulent rentrer chez eux ni l'un ni l'autre après l'enterrement de leur mère, enterrement qui n'est qu'un cortège grotesque avec le hurlement des sirènes d'usines en bruit de fond. Ils se sont perdus mais continuent de marcher au hasard, déambulent, épuisés, alors que le jour est tombé quand apparaît, au tournant d'une rue, une immense fabrique illuminée où s'affaire l'équipe de nuit, avec sa grande cheminée qui lance des panaches de flammèches et qui leur semble être un lieu enchanté, « une ville de feu, de milliers de feux et de flambeaux, une ville de flammes, une ville clarté ». Attirés irrésistiblement, ils se blottissent au pied de son mur de brique rouge, « continuent de fixer les vitres éclairées comme les images d'une lanterne magique, et ainsi, les yeux

brouillés de larmes, ils sombrent dans le sommeil, sur la pelouse piétinée », tandis qu'un vent compatissant caresse doucement leurs haillons avant de s'élaner furieux sur la bâtisse.

Françoise Le Bouar

1. Citations tirées du catalogue publié à l'occasion de l'exposition « Futur antérieur, l'avant-garde et le livre yiddish (1914-1939) » présentée au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme au printemps 2009
2. « La lune d'argent autour de mon cou noue une cravate... » (in : *Anthologie de la poésie yiddish*, éditée par Charles Dobzynski, Gallimard (Poésie), 2000.
3. Traduit par Rachel Ertel, Julliard, 1992.